

DICTIONNAIRE AMOUREUX DES ÎLES

par Hervé Hamon
Editeur PLON - 2020

Cela sentait la soupe et le jupon fané. L'odeur des propriétaires, petites sœurs de Saint-François, qui avaient migré depuis l'île aux Moines, la grande voisine. J'étais enfant, et, en ces années d'austère reconstruction, il n'était pas question, dans ma famille, de fréquenter l'hôtel, fût-ce l'Hôtel de la Plage cher à Jacques Tati. Toutefois, mes parents avaient trouvé moins cher et plus rare : aux environs de Noël, ils nous emmenaient parfois sur la toute petite île Berder où les religieuses, pour améliorer leur trésorerie, louaient des chambres. C'étaient parfois de vraies chambres, et parfois des locaux carrément rustiques au-dessus de l'étable. J'ai appris, à cette occasion, que les ruminants accomplissent un très laborieux travail

dont leur compagnie emplît l'oreille du témoin avant qu'ils n'emplissent définitivement leur panse.

Mais le golfe du Morbihan – mes parents disaient « le Golfe » tout court – valait bien cela. Car c'était et c'est une merveille que cette mer intérieure ponctuée d'îles ensoleillées et s'achevant sur des rives paisibles, des criques herbues, des marais et des joncs. Pour comble, la mer de la Bretagne sud, plutôt tranquille côté courants, s'affole en ces lieux quand le flot vient s'étrangler, à l'entrée, entre la pointe de Kerpenhir et celle de Bilgroix. Les locaux disent que c'est le deuxième courant d'Europe, particulièrement entre Berder et la Jument. Je ne sais. Ce que je sais, c'est que, plus tard, quand j'ai pratiqué la régates parmi ces îles, le jeu consistait à s'écarter du chemin rectiligne et à s'en aller piquer dans un flux bien précis, connu des seuls initiés, passant en flèche sous les yeux éberlués de la concurrence.

Nous arrivions du nord de la Bretagne, et le paysage, ici, nous ouvrait un autre monde, doux, souriant, pastel, délicat. Et puis Berder, au sein de ce monde, était plus singulière encore. Car le couvent qui nous hébergeait n'en était pas un. Ni le manoir, ni la tour octogonale, ni la végétation méridionale ne plaidaient en ce sens. Ma mère m'expliqua que tout cela était l'œuvre, vers 1880, d'un ancien militaire, secrétaire de la Compagnie du câble transatlantique, admirateur du général Boulanger – ce qui lui valut quelques ennuis –, et surtout épris de totale, radicale modernité. Il s'appelait Arthur Dillon, roulait en voiture électrique Krieger, avait installé dans son bureau un appareil Morse pour que le télégraphe atteigne son île, et n'avait pas hésité à faire construire un gois pour qu'elle fût accessible à marée basse.

La classe, la classe mondaine. Bien avant le jupon des nonnes, la dentelle avait ici régné. Rien que du beau linge (à l'exception notable de Louise Michel qui, de retour d'exil calédonien, fut invitée à venir se reposer, comme quoi certains monarchistes ont les idées larges). Reste que

l'ordinaire, si j'ose écrire, c'était plutôt Sarah Bernhardt (en voisine), l'archiduc d'Autriche, les Rohan, le futur Jean XXIII, et surtout Anne d'Uzès dont la grand-mère était plus connue sous le nom de veuve Clicquot – c'est elle qui s'était liée d'amitié avec la « vierge rouge ». Arthur avait planté, alentour, palmiers et succulentes, si bien qu'on se serait cru sous d'autres latitudes, et organisait des croisières sereines sur son vapeur, la *Manuella*. Évidemment, tout cela a un coût, Dillon se ruina jusqu'à l'os, et Anne d'Uzès, pour lui permettre de mourir tranquille sur son île de rêve, la lui racheta.

Aujourd'hui, ces extravagances n'ont plus cours. Berder, après avoir été la propriété d'Yves Rocher, a été

reprise par un promoteur rennais qui veut y installer un hôtel cinq étoiles où Louise Michel, du moins ses héritiers spirituels, ne seront vraisemblablement pas conviés.

Car le golfe, désormais, c'est le Luberon breton. Le dernier endroit où l'on se croise, où l'on dîne au bord de la piscine, où l'on investit à bon escient. Ce qui change du tout au tout la réalité îlienne. Le sociologue Patrick Prado, chercheur au CNRS, a travaillé et publié – dans la revue *Ethnologie française*, en 2006 – sur la « recomposition sociale du paysage » à l'île aux Moines, et ses conclusions sont parfaitement applicables aux terres voisines, notamment à l'île d'Arz. Il observe « un paysage qui se ferme », d'où la mer devient inaccessible. Hier, dit-il, les habitants se regroupaient au cœur et le rivage était dégagé. Mais le centre de gravité des îles s'est « délocalisé ». Car elles deviennent « sans marins, sans ruraux, sans paysans, et bientôt sans paysages maritimes ».

Pourquoi ? Parce que les résidences secondaires en sont désormais maîtresses. « On comptait encore douze fermes en 1959 [sur l'île aux Moines], explique Prado, trois en 1975, zéro en 1982. » En revanche, 80 % des permis de construire sont accordés à des résidents secondaires. Et que font-ils, que veulent-ils, ces résidents ? Ils veulent l'exclusivité de leur vue et la clôture de leur territoire. Ainsi ont poussé et poussent des conifères, des lauriers-sauce, bref, des arbres ou des arbustes qui n'ont rien à faire là sauf enserrer la maison, la cacher, fragmentant et privatisant l'espace. Des plantations qui tuent le paysage partagé. Qui le rendent sombre. Qui le barrent. « Il est quand même paradoxal, observe le chercheur, qu'on ne voie plus la mer d'une île... » Hier, notait le géographe Louis Brigand dans son ouvrage sur

les îles du Ponant, une petite île s'achetait pour le prix d'une voiture. Désormais, lui répond son collègue Prado, « on est passé non seulement d'un régime économique à un autre, mais peut-être d'un régime idéologique à un autre et, probablement, de l'utopie à l'utopie : paysages homogènes, sans ces caractéristiques propres qui ont fait rêver si longtemps notre humanité depuis les Grecs et la Renaissance »...

De grâce, rendez-moi, rendez-nous le fantasme Dillon et son amie, l'hospitalière duchesse d'Uzès, qui aimait judicieusement le rouge, contrairement aux apparences. Et ne nous encombra pas de lauriers-sauce.